

DEUXIÈME PARTIE

D'un rythme à l'autre

Architecture

Bonne chance à l'audacieux qui écrira dans vingt ans l'histoire de l'architecture au XIX^e et au XX^e siècle. Non seulement il aura fort à faire, mais s'il manque d'objectivité, les architectes vivants et les mânes des disparus se chargeront de lui ravir toute tranquillité. La lutte sera encore chaude dans quatre lustres.

Jacques Mesnil, Henri van de Velde, Paul Fierens ont tenté récemment l'esquisse d'une monographie sur l'apport architectural de ces dernières années. Leurs écrits ont suscité, avec l'enthousiasme, des pleurs et des regrets. Les oubliés et les mécontents se sont ligués pour les honnir.

Ici, il ne s'agira point d'histoire, mais de l'exaltation de l'une des promenades les plus réconfortantes qui soient. Recherche du temps perdu. Contemplation du temps que l'on utilise. Gloire aux hommes de bonne volonté.

L'itinéraire? Que celui qui entend en jouir veuille le tracer lui-même. Après avoir reconnu ce qui en vaut la peine dans le Bruxelles d'avant-guerre, il s'aventurera,

muni d'une boussole, dans les quartiers neufs. La rose des vents suffit à la boutonnière du connaisseur ou du curieux. Les créations modernes forment un archipel plus compliqué, plus disséminé que celui de la mer Égée. Il est, sur la carte des architectes urbanistes, des îlots en groupes parfaitement identifiables. Il en est un, entre le boulevard de Waterloo et la Prison de Saint-Gilles. Il en est un autre, entre le château d'Uccle, le château de Boetendael et le Parc du Wolvendael. Il en est un autre encore entre le Parc du Cinquantenaire et le Parc de Woluwe, un autre près de l'Abbaye de la Cambre, un autre à Boitsfort. Uniques, sporadiques, étendues, les découvertes se font au hasard. Pourquoi? Parce qu'il n'y a pas eu de plan d'ensemble ; parce que l'urbanisme, en Belgique, n'a pas réussi à pénétrer dans les cercles administratifs qui sont, comme chacun le sait, autant de cercles de feu. Du particularisme encore et toujours! Aux autorités communales, il faudrait enseigner le goût et la mesure. Pourquoi ces constructions disparates? Pourquoi ces maisons qui alternent en dents de requins? La boule à côté de la quille? Le nain juxte le géant? On n'a jamais pensé à instituer, comme en France, l'harmonie des lignes horizontales, connue déjà à Rome.

Un fil pour se guider dans le dédale de l'architecture? Le voici. Comme un fil conducteur, point davantage.

Vers 1890, quelques puissantes personnalités réagissent contre l'asservissement aux canons consacrés, aux

gabarits du passé. Le « modern style » sortira de la révolte. Enfant trop long, trop étiré qui tient du tournesol et du lys, fleurs chères aux esthètes, il poussera trop vite, aura des nonchalances révélatrices de sa faiblesse constitutionnelle. Mais l'impulsion est donnée. Les premiers pionniers, résolus à faire de l'architecture un art autonome et libre, furent Paul Hankar, Henri van de Velde, Victor Horta et Octave Van Rysselberghe. Il s'agissait de sortir l'architecture de l'ornière où elle était embourbée. A quatre, courageusement, ils l'en tirèrent. Le public ne s'en aperçut pas tout de suite et Henri van de Velde a souligné, à juste titre, que rien à l'Exposition Universelle de 1910 ne lui révéla cette rénovation. Elle mettait cependant la Belgique au premier rang des puissances novatrices. L'Autriche faisait immédiatement un sort à Ollbrich et à Hoffman ; la Hollande à Berlage ; l'Allemagne à Behrens et à Poelzig ; la Finlande à Sarininen. Ici, les germes furent laissés en terre.

Après la guerre, quand l'activité intellectuelle se réveilla, ils avaient été dispersés sous la botte de l'envahisseur ; en effet, Hankar était mort, tout jeune, en pleine force ; Van Rysselberghe s'était détourné de la création architecturale ; van de Velde, que les Allemands avaient appelé à eux, désemparé par la catastrophe, était chassé par les uns, réprouvé par les autres. L'avance que la Belgique avait conquise lui était ravie.

Toutefois, et c'est van de Velde lui-même qui a tenu à leur rendre justice. Pompe, Sneyers, Bodson et Van Nuffel s'occupèrent, dès 1920, de réunir les tisons du

flambeau écrasé. 1920? N'est-ce pas même 1919? Déjà à cette époque, dans l'ardeur de reconstruire, qui avait envahi le pays tout entier, ils se réunissaient avec les frères Hamesse et reprenaient à leur compte, généreusement, toutes les chimères de William Morris et de Ruskin, transposées à l'usage de leur temps. Créer un style net et neuf, en partant des impératifs de la nécessité et de l'usage, et en l'appliquant aux ustensiles les plus courants. Les idées qui avaient hanté leurs illustres devanciers trouvaient en eux des champions résolus, mais chacun fut rapidement requis par des travaux personnels. Suivant l'expression admise, la vie les dispersa. Mais rien n'empêcha que chacun d'entre eux reprît sa tâche avec, au cœur, un peu de l'ardeur que les espoirs communs y avaient fait naître. Les créations de Pompe, de Bodson, de Sneyers, de Van Nuffel, des frères Hamesse portent le reflet de cette flamme.

La guerre n'avait pas fait beaucoup de cas des habitudes. Une à une, les traditions avaient volé en éclats sur les champs de bataille, dans le fracas des obus. Les plus invétérées avaient cédé, qu'elles touchassent à l'uniforme du soldat ou à l'arsenal des stratèges. Le moins que l'on puisse dire, c'est que la guerre a bouleversé l'optique usuelle et attiré l'attention sur maintes notions qui, sans elle, seraient demeurées dans l'ombre. C'est la seule justice à lui rendre. La rigoureuse logique des armes de toutes espèces, le progrès mécanique, la familiarité des hommes avec les machines, dans l'usine à munitions



comme sur le champ de bataille, près de l'avion, du tank et de l'automobile, aident à former une manière de pragmatisme dont l'éclosion aurait tardé encore. Le machinisme a connu son romantisme tragique dans cette période tourmentée. Il faut en tenir compte. Certaines idées ont mûri dans cette atmosphère effrayante.

Mais il ne faut pas, à toute force, faire dater l'ère nouvelle des lendemains de l'armistice. L'invention du béton par le jardinier de Boulogne, Joseph Monnier, remonte à 1849. Les premières applications de ce matériau prodige datent du début du siècle. Le Garage Ponthieu, à Paris, signé des deux frères Perret, porte le millésime de 1905. La croisade commencée en Belgique contre la surcharge et l'ornementation se poursuit en Allemagne à dater de 1910. Il ne s'agit pas de suivre la discussion, ouverte par les Français, sur le point de savoir si l'architecture allemande doit être considérée comme la vulgarisatrice de la technique du béton ou s'il faut en reporter le mérite sur les frères Perret, et si cette technique du béton a suffi, à elle seule, à engendrer l'esthétique nouvelle. Elle a rejoint des idées qui avaient vu le jour en Belgique et ailleurs, vers 1890. Le béton a servi une idéologie qui se précisait. C'est armé de ce correctif que l'on pourra lire les ouvrages de Le Corbusier.

Le Corbusier, architecte et technicien français, aidera ceux qui le veulent à s'imprégner de l'esprit nouveau. Personnalité remarquable, animateur, réalisateur et théoricien, il s'est attaché, depuis 1921, à définir la « machine à habiter », ainsi qu'il appelle la maison. Mais il a

peut-être le tort d'ignorer, à la française, ce qui a été fait avant lui, ailleurs qu'en France.

Ce qu'il a dit avec force et qui mérite d'être retenu, c'est que notre vie moderne a créé ses objets : son costume, son stylo, son « eversharp », sa machine à écrire, son appareil téléphonique, ses meubles de bureau, le rasoir Gillette et la pipe anglaise, le chapeau melon, la limousine, le paquebot et l'avion. Elle est en voie, ajoute Le Corbusier, de créer sa maison et sa ville, grâce à la collaboration rendue indispensable de l'architecte et de l'ingénieur.

Foin des esprits chagrins et pessimistes ! L'époque comporte sa grandeur.

Maisons modernes, cités-jardins. Le type, le standard qui tend vers la perfection, s'accommode, quoi que l'on en dise, de la diversité et de l'originalité. Il ne faudra pas un long apprentissage pour restituer à Hoste ou à Eggerickx, architectes belges, œuvrant en Belgique, ce qui leur appartient en propre, sans même courir à la signature au bas de leurs panneaux.

La phalange des architectes novateurs n'est pas nombreuse. Elle est active. Elle devrait, s'il s'agissait de broser un panorama de l'art belge, être augmentée de quelques artistes qui n'ont point construit dans la capitale. Mais Bruxelles n'entend pas les naturaliser Bruxellois contre leur gré.

Il en est un, à qui les amis de la Forêt de Soignes ou

les amateurs de jardins élèveront un jour une stèle sous un tilleul ou un saule. Il avait le visage romantique d'un compositeur ou d'un virtuose. Il s'intitulait « architecte de jardins et urbaniste ». Doux, éclairé, d'une culture étendue, il était l'ami des arbres et des plantes, et s'appelait Léon Vander Swaelmen. Il habita cette rue au nom poétique : « rue Jean d'Ardenne », autre poète du charme agreste et champêtre. C'est Vander Swaelmen qui habilla de feuilles et de feuillages toutes les cités-jardins des environs : « Le Logis » à Boitsfort, « Floréal » ; la cité du Kappelveld à Woluwe-Saint-Pierre et les Puits Noirs à Woluwe-Saint-Lambert. Nul mieux que lui ne pouvait, avec la collaboration de René Stévens, écrire le guide du Promeneur dans la forêt de Soignes. Nul mieux que lui ne pouvait chanter la beauté de Belœil, le Versailles belge.

Non ! posez cette stèle dans le jardin de l'une des cités qu'il aimait. Les petits enfants viendront lire son nom inscrit sur la pierre, pauvre ami qui leur fut enlevé trop tôt !

Un autre architecte, bien vivant celui-ci, comblé des dieux et cela ne se pardonne guère, entreprenant, actif et dès lors fort souvent décrié : Blomme. Il n'est ni dogmatique, ni calviniste. S'il n'a point les yeux brillants de mysticisme révolutionnaire, il a le regard chargé d'énergie. Il vit à l'aise dans son siècle. Il donne du style, sans parti pris à qui lui en commande et de la modernité à qui en désire. C'est une souplesse que les puritains ne lui

pardonnent pas. Toutefois, ses confrères sont unanimes à reconnaître ses qualités lorsqu'il construit des usines pour M. Gosset, un immeuble de rapport avenue Emile Duray, et se souviennent qu'il traça les plans de la première cité-jardin en Belgique, à Winterslag, bataillea pour imposer à la Ville de Bruxelles, lorsque fut créée l'avenue des Nations, un ensemble homogène et qu'il lança l'idée de remplacer, à l'Exposition de 1935, le quelconque Bruxelles-Kermesse par un Bruxelles ville type, réalisée par une équipe d'artistes jeunes.

Sneyers qui, avec Horta, Hankar, Pompe et Van Ryselberghe, a pris place parmi les précurseurs, s'est consacré à l'architecture d'intérieur. Les frères Hamesse ont réalisé quelques cinémas et quelques étalages dans la note contemporaine. Il a fallu le cinéma de la Monnaie, rue Léopold, le Roxy, rue Neuve, pour éclipser l'Agora. Van Nuffel s'est consacré, avant tout, à la Basilique Nationale du Sacré-Cœur qui grandit, sans hâte, sur le plateau de Koekelberg. Pompe, qui fut graveur sur métaux, aide-forgeron et traceur-dessinateur dans un atelier de charpente, est devenu professeur à l'Institut des Arts décoratifs. Il réalisa, pendant un temps, un bige remarqué avec Bodson. Ils se complétaient harmonieusement, l'un prêtant à l'autre l'enthousiasme méridional qu'il a bu avec le lait maternel, dans sa ville natale, Liège ; l'autre prêtant à l'un la clarté positive, le fond de sa personnalité. Clinique, rue Henri Waffelaerts, habitation, avenue Jean Sermon, villas au Dieweg à Uccle. Elles sont dues à

Pompe seul. Elles seront recherchées plus tard comme des pièces de collection. Il construisit, en collaboration, des maisons avenue Molière, rue Emmanuel Vandendriessche et rue d'Ecosse.

Voici, chaussée d'Alseberg et au Dieweg, des maisons de Paul Rubbers. Il est âgé d'un peu plus de trente ans, comme Jean de Ligne, auteur du Cinéma de la Monnaie et de la cité-jardin d'Auderghem. Lucien François, qui a collaboré à la Cité Floréal, se joint à eux, avec Hoeben, Jasinsky et Philibert. Tous ont compris la formule de sobriété qui leur a été transmise. « Le salut de l'architecture, c'est la dèche », proclamait, dès 1922, le journal *7 Arts*. La réflexion est due à l'architecte Bourgeois qui poursuivait ainsi : « Puisque les peuples sont appauvris, consacrons-nous à atteindre l'éternelle beauté en nous adaptant avec allégresse aux dures nécessités de l'heure, à la plus stricte économie des matériaux et de la main-d'œuvre. »

Que Philibert soit plus individualiste que Jasinsky, que Jasinsky puisse se targuer de répondre mieux aux exigences anticipées d'un art collectif, le but est idéalement le même et il faut leur faire à tous deux égale confiance.

Sobriété, confort, simplicité. Lignes droites, angles nets. Pourquoi la ligne courbe subit-elle pareil ostracisme ? Est-elle moins élémentaire, moins harmonieuse ? Franchise, netteté, pessimisme. Le pessimisme ? Il est inscrit dans l'architectonique contemporaine, comme dans la ligne sévère des temples d'Egypte.

Les démonstrations, à Bruxelles, dans l'ordre architectural, se réduisent souvent à une demeure. Les remaniements dans la ville elle-même ne sont pas tellement fréquents qu'il faille en attendre autant que d'Amsterdam ou de Berlin. A la périphérie, l'initiative privée ne s'est pas tellement trouvée encouragée qu'elle ait entendu prendre la tête de la révolution. Il faut de la patience, mais l'esprit nouveau existe.

Comme l'a dit Le Corbusier : « Il y a un esprit nouveau, c'est un esprit de construction et de synthèse guidé par une conception claire. » S'il n'est pas à proprement parler d'architecture nationale, il est des architectes belges qui n'ont rien à envier à personne.

Entre les aînés et les cadets, la liaison est faite. Nous citerons Van Steenberghen, Verwilighen et Nyst. Nyst, individualité forte, fut d'abord ingénieur civil des mines, puis ingénieur électricien. Il se sentit soudain attiré par l'architecture. Passage frappant qui démontre qu'entre la rigueur mathématique de la construction industrielle et le constructivisme architectural, la passerelle est jetée. La province n'est pas moins bien partagée : Hoste, à Bruges ; Francken, à Anvers, ainsi que Van Averbeké ; Richard Acke, à Courtrai.

A Bruxelles, il est encore, il est surtout Eggerickx, Bourgeois et Obozinsky.

Eggerickx tient à la fois du Flamand et de l'Anglo-Saxon. Il a un visage de pêcheur et porte, invariablement,

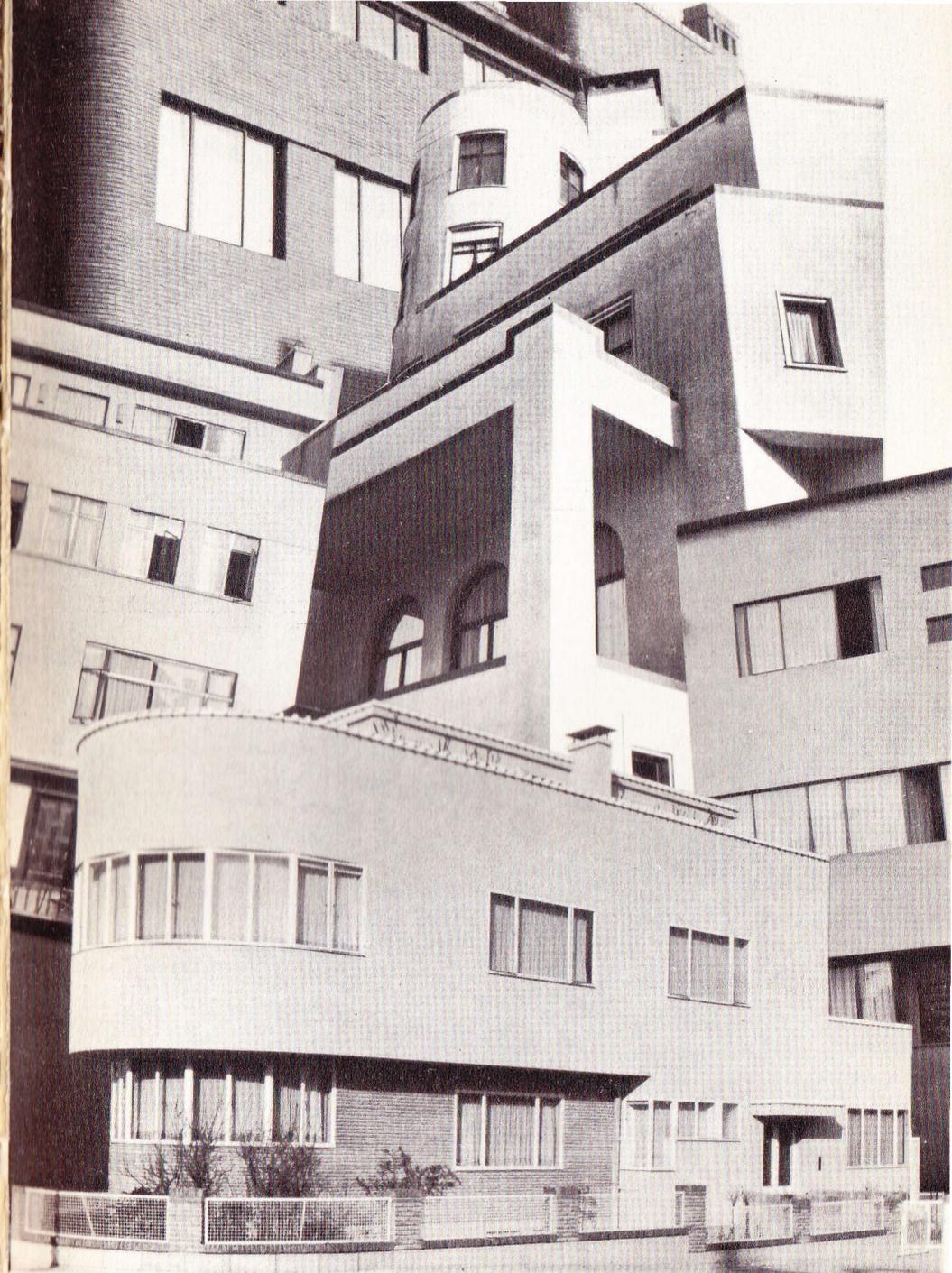
les « knickerbockers » du joueur de golf. Avec sa caboche ronde et volontaire, il rappelle les communiers des Flandres et les soldats de Cromwell. Tel il est devant vous, tel il est devant ses plans, sur les chantiers. Il est doué d'un lyrisme froid pour la matière, panneau de briques ou tuile de verre. Il mettrait, s'il le fallait, la main à la pâte pour donner l'exemple et son utilitarisme se combine avec un romantisme nordique. C'est un mystique dont les pieds tiennent fermement au sol.

Bourgeois, avec son chef frisé de petit marquis et son accent wallon, malgré son poil clair, est plus proche des Latins. Paul Fierens le tient pour fort influencé de Le Corbusier. C'est très possible. Combatif, actif, on le rencontre dans tous les milieux d'avant-garde, avec son frère, le poète, Pierre Bourgeois. Il parle volontiers, expose, démontre avec enthousiasme et conviction. Mais le théoricien, l'animateur qui hante le domaine de l'idéologie, apparaît aussi comme un réalisateur. Il a de la verve et de l'allant. Il s'est passionné pour l'habitation minimum. C'est ainsi qu'il appelle la « machine à habiter » de Le Corbusier, pour ne pas effrayer le public belge. Il déploie une activité remarquable à la Société belge des Urbanistes et des Architectes modernistes.

Pour Obozinsky, il en va un peu différemment. Fierens a senti en lui plus d'éclectisme que dans la plupart de ses confrères, plus d'élégance, plus de finesse. Caractère plus complexe, moins intransigeant, il fait plus large

la part de la grâce. La beauté expressive le retient plus que la force. S'il s'agissait d'un poète ou d'un musicien, l'on dirait qu'il module davantage. Eggerickx est l'homme de la brique cuite, Bourgeois le champion du béton, Obozinsky l'ami des alternances.

Mais partons, pour les juger tous, sur le motif. Saluons Ramaekers qui a construit, au coin de l'avenue Molière, un immeuble austère, mais plein de beauté avec ses châssis dorés et ses murailles en brique hollandaise. Saluons Pollak, l'architecte du Résidence Palace, rue de la Loi, des Magasins de la Minerva, Porte de Namur, terrasses et redents, comme à Ninive ou à Babylone. Allons à Boitsfort, à la Cité Floréal, sans manquer de jeter, à l'avenue des Nations, un coup d'œil aux maisons construites par van de Velde, Blomme et Obozinsky. Ici commence l'un des archipels enchantés à quoi nous faisons allusion. Cités-jardins, maisons d'employés et d'artistes. De l'air, de la verdure et du confort, à des prix modestes. La formule d'aujourd'hui, la formule de demain. Les maisons claires ont battu les taudis et les appartements malsains. Floréal est due à la collaboration de Moenaert, de François et d'Eggerickx. Au centre, le fer à cheval avec sa tour en briques, comme à Lisseweghe ou à Furnes. « Avec sa caboche ronde, Eggerickx rappelle les communiers flamands. » Au pied de la tour, les boutiques, les magasins qu'elle appelle, comme autrefois, du bout des horizons. A côté de Floréal, le Logis qui ressemble à un béguinage laïc. La Cité de Kappelveld est due à



Hoste, Pompe, Hoeben et Paul Rubbers. La Cité moderne de Berchem est signée de Victor Bourgeois. Brunfaut a construit la cité Melckmans à Anderlecht. Brunfaut a fait vigoureux et hardi. Les installations de la Presse socialiste, rue Saint-Laurent, réalisent, sur un mode différent, un ensemble d'une belle tenue.

Il ne manque donc point, ô Bruxellois, d'objectifs pour celui qui veut saisir sur le vif la genèse d'une ville et regarder les antennes qu'elle pousse vers l'avenir. Paul Fierens y a insisté : ce qui nous fait encore défaut, c'est un esprit public. Il se forme, mais trop tard. Quelques erreurs irréparables ont été commises. Des banquiers sans goût ont amarré leurs pontons dans le quartier d'Isabelle. L'avenue des Nations constitue une macédoine somptueuse, mais hétérogène. L'Université libre, pour complaire au Mécène américain, a été édifiée dans un style d'antiquaire. Manque d'audace, conservatisme, préjugés. Le mérite de nos artistes s'en voit décuplé, mais la ville en a pâti. Le style administratif et le style financier ont un amour égal pour les réminiscences et ils s'attendrissent ensemble devant les rinceaux, les feuilles d'acanthé, les volutes et les pots à feu.

« Moderne »? C'est un gargarisme dont le bruit m'agace au fond de certaines gorges.

— Moi aussi, monsieur. »

Henri van de Velde, dans une brochure qu'il a éditée sur les presses de l'Institut des Arts décoratifs, a établi

une distinction que l'on omet trop souvent. Il est exact que d'aucuns ont fait du seul mot moderne, qui en soi ne veut rien dire, une incantation magique dont ils prétendent tirer des miracles et des envoûtements. Etre ou ne pas être moderne! Tous les snobismes, toutes les extravagances. Que de vocations faussées, de talents émoussés, d'intelligences écornées, sur ce seul cri! Il y avait lieu de ne pas confondre le « nouveau » et la « nouveauté ». Le malentendu fut immédiat. Il n'est pas encore dissipé. Dès 1894, l'erreur était déchiffrable. « Dès ce moment, nous envisagions un nouveau qui allait durer, alors que le public attendait de nous un nouveau que se renouvelerait constamment. » Nous avons dit : un goût public nous manque. Nous n'avons pas dit : une insatiabilité.

Refusera-t-on maintenant de se recueillir devant les réalisations contemporaines dont nous avons le droit de tirer quelque contentement? Marquent-elles les étapes rapprochées et rapides vers un style dont l'unité, l'ubiquité, la mondialité, ainsi que l'exprime encore Henri van de Velde, seront la conséquence d'une similitude de source : « la conception rationnelle »? Ne sont-elles que le produit passager de l'intelligence, de l'intelligence qui primerait le sentiment, dans une victoire précaire?

A ceux qui veulent y réfléchir, de résoudre le problème. Nous n'affirmons pas autre chose que ceci : le style de l'époque existe. Il a sa beauté.

ALBERT GUISLAIN

BRUXELLES

Atmosphère 10-32

PHOTOS DE WILLY KESSELS

1932

L'ÉGLANTINE

Paris - Bruxelles